



Café-philos, 9 mars 2019

L'oubli est-il une bénédiction ?

Questions :

- Qu'est-ce que l'oubli ?
- Oublier, est-ce effacer totalement le souvenir ?
- L'oubli est une mauvaise chose que l'on doit combattre ?
- Que nous apporte l'oubli ?
- Oublier une faute, est-ce commettre une injustice ?
- La mémoire nous apprend-elle des choses ?
- Quelle est la différence entre mémoire individuelle et mémoire collective ?
- A l'échelle individuelle et à l'échelle collective, faut-il apprendre à oublier ?

Introduction :

David Rieff (1952-...) est un écrivain américain, analyste politique, grand reporter, auteur de plusieurs ouvrages sur des enjeux humanitaires et des articles sur les conflits dans les années 1990 (pour le *New York Times*, le *Los Angeles Times* et *The New Republic*). Il a donc connu de près les grandes tragédies de la société, et dans *Eloge de l'oubli*, publié en 2016, il s'interroge sur les pièges de la mémoire collective. « N'oublie pas d'oublier », Philip Roth.

Avoir besoin de faire comme si la mémoire collective existait

« On ne peut éluder davantage le fait que, tôt ou tard, toute réalisation humaine, comme tout être, sera oubliée. C'est cette réalité là que Kipling, dans « Recessional », invite ses lecteurs à reconnaître : tôt ou tard, nos Etats, nos organisations politiques disparaîtront, aussi sûrement que Ninive et Tyr ont sombré dans l'oubli. » « La réalité pourrait bien exiger que nous nous rendions à l'évidence : toutes les nations et toutes les civilisations finiront par sombrer dans l'oubli, aussi sûrement qu'elles sont apparues. » (p.20). Le souci est que cette idée est paralysante et que les individus ont besoin de croire en une mémoire. « Peut-être est-ce une consolation suffisante que de croire, même en admettant que l'histoire n'a aucun sens intrinsèque, qu'elle peut tout de même revêtir un autre type de signification, lié à la forme que les êtres humains donnent à leur expérience de l'histoire, ainsi qu'à leurs aspirations à améliorer cette forme, aujourd'hui comme à l'avenir, dans l'espoir de lui insuffler un sens, et ainsi, qu'elle leur survive. Comment, toutefois, nous réconcilier avec la finitude de telles significations, entièrement artificielles, et accepter que, tôt ou tard, le passé perdra son importance avant de disparaître tout à fait ? » (p.22). Les humains ont besoin de croire dans l'illusion de la mémoire, de la trace, du sens de l'histoire. Ils pensent

même que le passé nous fournit des leçons pour l'avenir. Kierkegaard : « La vie doit être vécue tournée vers l'avenir, mais elle ne peut être comprise qu'en se retournant vers le passé. » « Que nous acceptions ou non les généralisations de Freud, il n'est guère nécessaire d'avoir une connaissance profonde de la nature humaine pour comprendre que nous, êtres humains, avons besoin, afin de rester productifs – voire sains d'esprit – de nous comporter *comme si* l'époque où nous avons été amenés à vivre et où nous sommes destinés à mourir, ainsi que celle qui suivra immédiatement notre disparition définitive (...) pourraient être reconnues par nous. » (p. 23) C'est ce fantasme que l'on transpose souvent au cinéma, dans les séries etc. « Qu'on le déplore ou nous, oublier et être oublié sont deux choses qui, à un moment ou un autre, doivent se produire » (p. 33).

La visée de la mémoire collective

Pour David Rieff, tout projet centré sur le souvenir historique (monument, poème etc.) est une commémoration qui n'est pas innocente. « Après tout, lorsqu'une guerre se conclut par la victoire écrasante d'un camp (...) le vainqueur se voit d'ordinaire conféré le pouvoir de façonner unilatéralement le souvenir collectif du conflit – un pouvoir que les vainqueurs exercent presque toujours, comme le firent par exemple, dans l'Allemagne de l'après-1945, britanniques, français et russes, et comme le fit également, dans le Rwanda au lendemain du génocide, le Front patriotique rwandais, formation créée par des Tutsis. L'histoire nous montre que seules les situations sans vainqueur évident permettent aux camps qui se sont affrontés militairement de poursuivre leur guerre sur le terrain mémoriel en s'opposant des souvenirs incompatibles. » (p. 27).

Le passé au service du présent

La mémoire ne cherche à sauver le passé que pour servir le présent et l'avenir. La commémoration est en générale tenue pour précieuse dans la mesure où elle sert la société présente. Le souvenir est donc une construction sociale. Maurice Halbwachs considérait même que la mémoire collective est une « reconstruction du passé à la lumière du présent ». Et ces mémoires façonnent les individus du présent, les groupes sociaux et les générations. Parfois, les civilisations deviennent mythifiées. De là découlent également des traditions culturelles inventées de toute pièce (par exemple, les highlands, kilts et autres traditions écossaises nées vers 1750).

« L'essence de la remémoration historique est plus affaire d'identification et de proximité psychologique que d'exactitude historique – sans même parler de nuance et de profondeur historiques » (p. 48)

Dominique Schnapper : « La mémoire est la condition pour être soi, cela vaut pour les individus et pour les peuples ». La mémoire sert à la construction des communautés imaginées, comme le dit Benedict Anderson : or la communauté imaginée est le fondement de la conscience collective. Conscience collective et mémoire collective se trouvent construites et liées par l'imagination.

Ernest Renan, historien nationaliste français du 19^{ème} siècle : « L'oubli, et je dirais même l'erreur historique, sont un facteur essentiel pour la création d'une nation » (*Qu'est-ce qu'une nation ?*, 1882). Selon lui, les nations courent le risque constant de disparaître et elles ne peuvent exister que par un « plébiscite de tous les jours ».

La mémoire montre une interprétation politique du passé, comme on peut le voir par exemple avec Jeanne d'Arc, figure revendiquée à la fois par la droite (en tant que représentante de la détermination de la France à refuser l'envahissement étranger) et la gauche française (en tant que victime de l'Eglise). « La mémoire collective est subjective : elle reflète le vécu d'un des groupes constitutifs de la société ; c'est pourquoi elle peut être utilisée par ce groupe politique » (p. 175)

Les raisons de l'oubli

- L'éloignement temporel
- L'illisibilité passé
- Le risque de vengeance

- **L'éloignement temporel**

La présence et l'importance du souvenir ne sont pas consubstantiels à l'importance de l'évènement : des évènements importants peuvent être oubliés. Tout dépend de leur place dans le temps. Faut-il porter l'ensemble du passé ? Chaque être humain est-il capable de porter la mémoire de toute l'humanité ?

« Plus on remonte dans le temps, disons jusqu'aux batailles de la guerre Chu-Han, en Chine (en 206-202 avant notre ère), ou jusqu'à la bataille de Salamine qui opposa les Athéniens aux Perses, en 480 avant notre ère, plus il devient difficile de justifier, sur plan moral, les commémorations de tels évènements. Pourtant, ces batailles furent pour leurs contemporains et les nombreuses générations qui leur succédèrent des évènements aussi capitaux, aussi fermement ancrés dans les esprits et les cœurs, aussi décisifs pour leurs civilisations que le fut la destruction du World Trade Center le 11 septembre 2001. » (p. 34)

- **L'illisibilité passé**

Parfois, le passé devient illisible. « Qu'advient-il toutefois lorsque le passé, y compris le plus récent, devient illisible ? ». Adorno : « de même que la mémoire volontaire et l'oubli total ont toujours fait la paire, de même la gloire et le souvenir organisés conduisent -ils inéluctablement vers le néant. »

- **Le risque de vengeance :**

Parfois, la mémoire collective entretient les rancoeurs, les blessures, le ressentiment et la haine. Elle peut servir à la guerre et plus qu'à la paix. Elle peut engager à la vengeance plus qu'au travail du pardon. « La remémoration a été très souvent, pour des peuples ou des groupes ayant subi une cuisante déroute, l'incubateur de leur détermination à se venger » (p. 196).

La mémoire doit -elle être au service de la blessure ? Pour Joep Leersen, la mémoire collective s'est développée récemment dans la direction d'une remémoration des traumatismes partagés, des discours édifiants du « plus jamais cela », en faisant revivre les

oppressions. Ces blessures peuvent créer des clivages et ne pas être fédératrices. Selon Avishai Margalit, il existe de cauchemars moraux, des moments abominables de l'humanité qui doivent subsister dans nos mémoires collectives afin de nous transmettre la connaissance du mal absolu. Il s'agirait alors d'une mémoire morale qui guiderait les sociétés. Le souvenir nous rend alors moins vulnérable face au mal absolu. Il y aurait donc, pour Margalit, une « éthique du souvenir ». Mais cet argument, selon David Rieff, repose sur l'idée que le passé contient un sens, mais cela n'est pas certain. Nietzsche faisait l'éloge de « l'art et la faculté d'oublier et de s'enfermer dans un horizon limité » (*Considérations inactuelles*, II, Utilités et inconvénients de l'histoire). Au contraire, notre époque présente la mémoire collective comme une responsabilité, un bien moral et l'oubli serait un « nihilisme civique ». Cela dit, la mémoire peut être utilisée par des minorités afin de construire leur roman politique, prévient David Rieff. Parfois, les minorités exigent, à juste titre, qu'un devoir de mémoire soit construit autour de leur histoire oubliée. Le devoir de mémoire ne présente pas le souvenir de toutes les minorités. Le génocide arménien en est un exemple criant, de même que la reconnaissance des tragédies de la décolonisation.

Mémoire et vérité

Un paradoxe surgit : la mémoire collective ne peut être construite avec ce dont les gens se souviennent, car les souvenirs portent des visions binaires, épineuses, cachées, révélées. « Pour ce qui est des individus, il est tout de même permis de dire qu'une certaine mémoire exacte peut résister au passage du temps. Mais, par mémoire collective d'un événement historique, nous entendons habituellement une remémoration collective de la part d'individus n'ayant pas vécu personnellement l'événement en question mais l'ayant seulement approché à travers des récits familiaux ou, plus probable encore, par le biais d'intermédiaires tels l'Etat (...) ou à travers certaines associations, dont certaines s'attachent à commémorer des versions des événements concernés s'opposant aux récits officiels. » (p.113).

« Le verbe se souvenir ne peut se conjuguer au pluriel. Il est impossible de parler d'une mémoire collective d'un peuple à la manière dont nous parlons d'une mémoire individuelle : c'est une métaphore » (p.114). « Et il est tout aussi absurde (...) de parler d'une culpabilité collective d'un peuple *de la même façon* que l'on parle de culpabilité des individus. (...) Dans son texte intitulé « Culpabilité organisée et responsabilité universelle », Hannah Arendt en appelait à ce que soit tracée une ligne de démarcation plus précise entre, d'un côté, la responsabilité (collective) politique et, de l'autre, la culpabilité (personnelle) morale et/ou juridique (in *Humanité et terreur*). La différence entre mémoire individuelle et mémoire collective se joue dans le processus de sélection : « Le mode de sélection de l'Histoire, écrivait-il, fonctionne autrement que le mode de sélection de la mémoire et de l'oubli » (P. Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, avant-propos). L'histoire est aussi la mémoire qui se prolonge après le souvenir, après la disparition des témoins et acteurs portant un souvenir de l'histoire. La mémoire collective est la trace collective détachée des individus. Le devoir de mémoire, selon David Rieff, reste intact, même après la disparition des victimes. Il est possible que les musées, souvenirs, monuments, etc., soient là également pour que les individus aient le droit d'oublier, de ne pas le porter en eux-mêmes. (p.122)

Oubli et pardon

Dans *The Moral demands of Memory*, Blustein offre une analyse nuancée du rôle que peut jouer une excuse. Lorsqu'elle est formulée de façon adéquate, une excuse peut créer, avance-t-il, un nouveau lexique de référence entre la « partie responsable du tort infligé » et la « partie lésée » avec pour résultat que le passé cesse de *signifier* ce qu'il signifiait avant que soit formulée l'excuse ». Une affirmation si ambitieuse qu'elle rend, en comparaison, tout à fait modestes les prétentions des alchimistes de la Renaissance, qui croyaient pouvoir transmuter du métal en or – Blustein la relativise quelque peu en précisant que plus le temps mis à formuler une telle excuse sera long, moins l'offense de l'injustice originelle aura de chances d'être entièrement effacée. » (p. 132). Faut-il oublier ? On peut se demander, selon David Rieff, en certains lieux et à certains moments, la santé relative des sociétés comme des individus a été garantie non pas par leur capacité à se souvenir, mais par leur capacité à oublier. L'auteur suggère de remplacer une fable *bien-pensante* sur la mémoire par un récit *mal-pensant* sur l'oubli. » (p. 134). Selon David Rieff, le souvenir peut parfois enfermer les peuples dans la « dictature de la nostalgie » qui entraîne une forme d'égoïsme et de une culture de la plainte (p.141). « Il est bien possible qu'il n'y ait pas d'autre souvenir que celui des blessures » (Czeslaw Milosz, p. 143). L'exemple de l'Irlande est parlant : dans les années 1990, elle eut des martyrs alors qu'elle avait besoin d'hommes et chaque remémoration fut le creuset de la haine. Mais certains activistes prirent des décisions en se disant que leur souvenir inciterait au combat, à la lutte. « Si Bobby Sands décida de mourir en faisant un grève de la faim, c'est, semble-t-il, parce qu'il partageait la conviction de Patrick Pearse, qui avait affirmé avec assurance que, même si le soulèvement de Pâques devait déboucher sur un échec et que lui-même était tué par les Anglais (ce qui fut le cas), sa mort et celles de ses camarades constitueraient un sacrifice du sang qui susciterait l'émoi du peuple irlandais entier, l'inciterait à se soulever et, en définitive, le pousserait à conquérir son indépendance. » (p.156).

« Rappelons-nous comment Todorov distinguait entre la mémoire littérale et la mémoire exemplaire, avançant que la première, surtout poussée à l'extrême, est porteuse de risques, alors que la seconde, potentiellement libératrice, permet d'en faire un exemplum et d'en tirer une leçon ; le passé devient donc principe d'action pour le présent » (*Les abus de la mémoire*). « Si l'histoire nous enseigne quelque chose, c'est qu'en politique, comme sur le champ de bataille, les êtres humains ne sont pas programmés pour l'ambivalence ; ils répondent à la loyauté et à la certitude » (p. 213)

David Rieff craint une hypermnésie de la société qui empêche le travail du pardon. Nietzsche considérait que l'oubli actif était un attribut important de l'homme de pouvoir. Mais parfois, la mémoire des malheurs contient l'espérance d'un progrès : elle permet de croire en une progression.

« Bismarck déclara un jour que personne ne devrait regarder de trop près comment se font les saucisses et les lois, et cette phrase est restée. Elle s'applique aussi, à coup sûr, et de façon plus pertinente encore, pour les accords de paix. Lorsqu'une telle chose est possible, laissons les sociétés se souvenir, pourvu, bien sûr, que le souvenir n'engendre pas de nouvelles horreurs. » (p.153) . Au lieu d'entretenir indéfiniment l'histoire par le souvenir, « il s'agit plutôt de tenter d'évaluer le laps de temps au cours duquel une société peut ou doit se

souvenir, commémorer, célébrer et porter le deuil. » (p. 198). « Même le travail de deuil, aussi essentiel soit-il, doit en définitive se terminer un jour ou l'autre pour que la vie suive son cours. » (p.201)

David Rieff pose un impératif de l'oubli : il faut oublier afin que la vie puisse continuer. Fondée à le faire comme elle l'est. Car toute chose doit finir, y compris le travail de deuil et, avec lui, le souvenir des blessures. (...) Autrement le sang ne sèche jamais, la mémoire de la rancune perdure, bien après que la dispute a perdu toute signification. Ceux qui mettent l'accent sur le rôle central du pardon ont raison jusqu'à un certain point. Mais le pardon n'est pas suffisant, car il ne peut échapper à sa propre contingence. « Je ne parle pas de vengeance ni de pardons, écrivit Borges, l'oubli est la seule vengeance et le seul pardon. » Peut-être Borges allait-il ici un peu loin. Mais si nous n'avions pas au moins la possibilité de l'oubli, nous serions des monstres blessés, incapables de pardonner et non pardonnés nous-mêmes, et à supposer que nous y ayons prêté attention – inconsolables. » (p. 218-219)